

# **OCTAVE MIRBEAU**

## ***CORRESPONDANCE GÉNÉRALE***

### **TOME I**

### **VOLUME II**

#### **INTRODUCTION BIOGRAPHIQUE**

Si les années 1884-1885 ont marqué, dans la vie d'Octave Mirbeau, un "grand tournant" moral et politique et le début de sa "rédemption" par la plume, les années 1886-1889 sont celles de sa percée littéraire. Certes, sa réputation n'est plus à faire, et sa plume de pamphlétaire, de chroniqueur et de critique d'art, depuis des années, est redoutée des

uns, admirée des autres, et fort recherchée sur le marché “des cervelles humaines”. Mais ses œuvres littéraires, si nombreuses et brillantes qu'elles soient, ne lui ont pas permis pour autant d'occuper dans le champ de la littérature la place à laquelle il pense à juste titre avoir droit. Car elles ont paru sous des noms d'emprunt, et il souffre cruellement d'avoir gaspillé son génie au profit de quelques commanditaires avisés, sans le moindre bénéfice pour lui, comme un des premiers contes signés de son nom, "Un Raté", nous en apporte, en 1882, le témoignage transposé<sup>1</sup>. Quant à ses polémiques multiformes de *L'Ordre* et du *Gaulois*, de *Paris-Journal* et des *Grimaces*, si elles ont fait mouche et séduit nombre de lecteurs... et d'employeurs, elles n'en apparaissaient pas moins, aux yeux d'observateurs désintéressés, comme peu cohérentes et peu glorieuses, en dépit de ses efforts désespérés pour leur donner une continuité qui n'avait rien d'évident. Et pour cause : comment exiger de la cohérence à un simple "prolétaire de lettres" qui n'est pas maître de sa plume et qui se contente de mettre en forme des analyses et des thèmes de propagande élaborés en dehors de lui par ses employeurs successifs ? De sorte qu'en dépit d'une maîtrise hors de pair de la langue et de l'art de ridiculiser ses contemporains, il était régulièrement soupçonné d'insincérité et de vénalité. Dorénavant, après une transition difficile, c'est pour lui qu'il entend travailler, en même temps qu'il va œuvrer pour promouvoir les idéaux politiques et esthétiques qu'il a faits siens.

Pour assurer sa pitance quotidienne, il lui faut bien poursuivre sa collaboration à plusieurs quotidiens, où il se heurte de nouveau aux résistances et incompréhensions de ses rédacteurs en chef. Au *Matin*, il est mis à la porte sans préavis par le milliardaire levantin Alfred Edwards, fin février 1886. Au *Gaulois*, il ne rentre que dûment chapitré par Meyer, et à condition d'endosser de nouveau la défroque d'Henry Lys, en signe d'allégeance, ce qui ne saurait durer bien longtemps. Aussi bien ses prestations ne manquent-elles pas de se raréfier. Après février 1886, il interrompt ses "Chroniques du Diable" de *L'Événement* ; à *La France* de Charles Lalou — lequel s'est naguère reconnu dans le Théodule Lechat d'"Agronomie"<sup>2</sup> — il ne fournit que les six comptes rendus du Salon de 1886, où il ne manque pas d'asticoter de nouveau académistes et pompiers, et révèle deux artistes probes et pleins d'avenir : Maxime Maufra et Constantin Meunier. Quant au *Gil Blas*, il finit bien par y faire son entrée, après des mois de délicates transactions, le conseil d'administration étant divisé à son endroit ; mais comme on s'y méfie visiblement d'une plume par trop acérée pour ne pas être compromettante, sans lui interdire complètement la chronique, on tend à le confiner dans le conte — ce qui nous vaut quelques admirables "contes cruels" du plus noir pessimisme.

L'essentiel de son temps, Mirbeau peut donc le consacrer à la littérature. D'abord, il met un terme à sa carrière de "nègre" avec un chef-d'œuvre pré-proustien resté ignoré de tous pendant plus d'un siècle : *La Duchesse Ghislaine*, qui paraît en mars 1886 sous le pseudonyme de Forsan (*alias* Dora Melegari). Ensuite et surtout, il travaille d'arrachepied au *Calvaire*, le premier roman signé de son nom, qu'il a entamé en juillet 1885 dans la retraite du Rouvray, au beau milieu des angoisses de l'affaire Gyp<sup>3</sup>. Par le truchement de l'ami Paul Bourget, il a réussi — non sans quelque témérité — à caser le feuilleton à la *Nouvelle Revue* de la revancharde Juliette Adam, se préparant de la sorte des lendemains qui ne vont guère chanter. Quant au volume, c'est tout naturellement Paul Ollendorff, le fidèle éditeur de tous les romans "nègres", qui va s'en charger, au risque de déplaire aux amateurs d'Albert Delpit et de Georges Ohnet, les *best sellers* de la maison.

Octave Mirbeau a donc ses arrières assurés. Mais encore faut-il venir à bout de ce roman-confession en forme d'exorcisme, où expiation et engagement politique marchent d'un même pas. Le climat délétère de la capitale, où il se sent tout perdu, ne convenant décidément pas à ses besoins de retraite, de sérénité et d'air pur, il choisit de nouveau de s'exiler en un cadre enchanteur : l'île ne Noirmoutier, où, toujours en compagnie d'Alice Regnault<sup>4</sup>, il s'installe à la fin du mois de juillet 1886, dans la belle maison du Pélavé, au milieu des chênes verts, des pins et des eucalyptus du bois de la Chaise. Un véritable Paradis... C'est là qu'il achève *Le Calvaire*, mais non sans de cruelles angoisses qui lui étaient inconnues tant qu'il n'avait pas à signer sa copie et qu'il pouvait se permettre de composer de chic. C'est là aussi qu'il apprend, avec une stupéfaction qui ne manque point d'étonner, tant la chose était prévisible, que la déroulédique "mère Adam", traumatisée par le sulfureux chapitre II, refuse de le publier en l'état : n'y trouve-t-on pas un tableau ô combien démystificateur de la débâcle de l'armée de la Loire, une évocation au vitriol de la caste militaire, et une remise en cause radicale de l'idée même de Patrie, au nom de laquelle des millions de Jean Mintié et de Sébastien Roch sont condamnés sans raison à s'entretuer ? N'y voit-on pas, dans une scène hautement symbolique où Paul Hervieu et Paul Bourget décèlent "le plus fort cri d'humanité", le narrateur embrasser éperdument le cadavre du cavalier prussien à l'âme de poète qu'il vient d'abattre absurdement, dans un geste-réflexe qui semble préfigurer celui de Meursault dans *L'Étranger* de Camus ?

Mirbeau a beau invoquer l'autorité de Tolstoï, son nouveau maître, qui a fait de la pitié douloureuse pour les pauvres humains le moteur de son engagement ; puis tenter tant bien que mal de rafistoler son chapitre sacrilège pour complaire aux exigences patriotiques de l'amie de Chanzy et de Jauréguiberry, il finit par se résigner à ce qui lui paraît, tout bien pesé, un moindre mal : l'amputation pure et simple du chapitre controversé, remplacé par une simple note

<sup>1</sup> Recueilli dans notre édition des *Contes cruels*, t. II, p. 423 sq.

<sup>2</sup> Recueilli dans les *Lettres de ma chaumière (Contes cruels)*, t. II, p. 193 sq.).

<sup>3</sup> Voir Pierre Michel, "Mirbeau et l'affaire Gyp", *Littératures*, Université de Toulouse, n° 26, février 1992.

<sup>4</sup> Sur Alice, voir la monographie de Pierre Michel, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, À l'Écart, Reims, 1993.

rédigée par ses soins et qui met en appétit les lecteurs. *Le Calvaire* paraît donc, du 15 septembre au 15 novembre 1886, dans les colonnes de la *Nouvelle Revue*, sans cet épisode traumatisant, pourtant déterminant dans l'évolution du personnage et pour la compréhension du récit. Il faut attendre le 26 novembre pour que les critiques et les lecteurs, dûment alléchés, découvrent le chapitre par où le scandale ne saurait manquer d'arriver. Nombre d'entre eux, contaminés par le "virus patriotique", plus tenace que celui de la rage, s'empressent de crier à qui mieux mieux à la "trahison" de la patrie vaincue et à l'exploitation sacrilège de nos défaites pour le plus grand profit de l'ennemi abhorré. Après avoir laissé passer l'orage, Mirbeau se décide à publier, pour la neuvième édition du roman, une préface au ton élevé, où, à l'image de la patrie souillée par les soudards et les patriotes de carnaval tels que Déroulède, il oppose le véritable patriotisme : celui qui "travaille dans le recueillement" et qui "s'efforce de faire la patrie grande avec ses poètes, ses artistes, ses savants honorés, ses travailleurs, ses ouvriers et ses paysans protégés"<sup>5</sup>.

Publiée le 6 décembre en première page du *Figaro* — geste de Francis Magnard pour se rabibocher avec son ancien collaborateur et préparer le terrain pour son retour au bercail, dix mois plus tard —, cette préface tardive ne va certes pas convertir les braillards du patriotisme et les "brutes forcenées" qu'il y stigmatise. Mais nombre d'esprits sans préventions auront pu saisir à cette occasion le sens du double combat mené depuis deux ans à visage découvert : affirmer le génie de Wagner et de Tolstoï, et le droit des ouvriers au travail et à la dignité, chanter Rodin et Monet, et livrer à la risée les politicards de tous bords, les cabotins et les rastaquouères, les bandits de la Bourse et les assassins à képi, c'est un seul et même combat, qui ne connaît ni frontières, ni classes sociales, pour le Beau, le Juste et le Vrai<sup>6</sup>.

L'esbroufant succès du *Calvaire* — quarante éditions en un an ! — modifie considérablement la situation matérielle et morale d'Octave Mirbeau. Il n'est plus désormais un besogneux de la chronique, bon à tout faire et corvéable à merci, pour des émoluments indignes de son génie. Il est un auteur à part entière, connu du grand public — ce qui accroît sensiblement sa valeur sur le marché des plumes — et en même temps acclamé par l'avant-garde et une bonne partie de l'*intelligentsia*, qui commencent à voir, dans ce faux débutant de trente-huit ans, un chercheur de neuf. De fait, *Le Calvaire*, pour qui ne se laisse pas aveugler par des *a priori* réducteurs et erronés, échappe à tout étiquetage et à toute école. Sous la triple influence d'Edgar Poe, de Dostoïevski et de Tolstoï, on y trouve nombre de transgressions de la vulgate naturaliste et de la conception balzacienne du roman : solution de continuité dans le récit (il y a un trou de cinq ans entre les chapitres II et III) ; mise en œuvre d'une "psychologie des profondeurs" échappant à la tradition de l'analyse psychologique à la française ; refus d'une composition axée sur la préparation d'un dénouement (le récit s'achève *ex abrupto* sans que l'on sache ce qu'il advient du narrateur, ni d'où nous parvient son récit) ; et totale subjectivité de la narration, où nombre de traits relèvent de l'hallucination, de l'obsession névrotique ou du cauchemar, en rupture avec l'objectivité et l'omniscience conventionnelles du romancier.

Ces innovations, si choquantes et incongrues pour les tenants des sécurisantes formes romanesques en vigueur, Mirbeau eût souhaité les poursuivre dans une suite romanesque d'inspiration essentiellement poétique, dont il eût aimé faire "le poème de la terre" et qu'il comptait intituler symboliquement *La Rédemption*. Pourtant il ne l'écrira jamais, bien que, pendant des mois, la *Nouvelle Revue* se soit obstinée, en guise de dédommagement moral, à en annoncer à ses lecteurs la prépublication prochaine. Peut-être Mirbeau, polémiste et caricaturiste dans l'âme, s'est-il senti malhabile à chanter poétiquement l'hymne à la nature rédemptrice et aux forces de la vie. Peut-être a-t-il préféré renoncer à un personnage, Jean Mintié, dont il avait déjà extrait toute la richesse, et réinvestir certains épisodes engrangés pour *La Rédemption* mort-née, dans une œuvre complètement nouvelle, centrée autour d'un personnage original et haut en couleurs, qui lui tient particulièrement à cœur : l'abbé Jules. Quoi qu'il en soit, le projet est bel et bien abandonné, et, dès l'hiver 1887, de retour à Paris, il met en chantier une longue nouvelle, *Le Testament de l'abbé*, qui devient peu après *L'Abbé Jules*, lorsque, oublié des avanies subies lors de la sortie du *Calvaire*, il signe avec Ollendorff un nouveau contrat, le 3 juin suivant.

Le personnage qu'il place au cœur de son roman lui est inspiré en partie par le souvenir de son oncle paternel, l'abbé Louis-Amable Mirbeau, prêtre libre, mort presque dans ses bras, le 26 mars 1867<sup>7</sup>, et dont les excentricités lui ont valu d'être ostracisé par les prêtres du Rémalardais ; en partie, par le cas du frénétique abbé Verger, guillotiné en 1857 pour avoir assassiné, en pleine messe, l'archevêque de Paris, Sibour, coupable à ses yeux d'avoir trahi le message évangélique et de s'être rallié au dogme absurde de l'Immaculée Conception<sup>8</sup>. En situant son héros dans le cadre qu'il connaît le mieux, celui de Rémalard, rebaptisé Viantais, il va pouvoir se livrer à une évocation sans concession de ce qu'il appelait naguère "la névrose au village"<sup>9</sup>, au sein de la petite bourgeoisie provinciale. Sa correspondance nous

---

<sup>5</sup> Préface recueillie dans notre édition des *Combats littéraires* de Mirbeau, à paraître aux Belles Lettres en 2001, et dans le premier volume de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel - Société Octave Mirbeau, 2000.

<sup>6</sup> Sur ce thème, voir Pierre Michel, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 1995.

<sup>7</sup> Cf. *supra* la lettre à Alfred Banson du 22 mars 1867.

<sup>8</sup> Sur "les sources de *L'Abbé Jules*", voir l'article de Pierre Michel, dans *Littératures* n° 30, 1994.

<sup>9</sup> C'est le titre d'une de ses *Chroniques du Diable* de 1885 (édition par Pierre Michel, Annales littéraires de Besançon, 1995).

renseigne précieusement sur la façon de travailler de notre romancier. Il ne suit aucun plan préétabli, qui figerait et mutilerait la vie en l'obligeant à venir se fixer dans un cadre arbitrairement circonscrit comme un papillon sur l'épingle. Il a une idée à peu près claire de son personnage et de l'effet qu'il entend produire, il a une vague trame, et, à partir de ces ingrédients minimaux, il improvise, ajoutant épisodes et digressions au hasard des réminiscences et de l'inspiration du moment, ou parce que la logique interne du personnage les impose. Une nouvelle fois, Mirbeau prend le contrepied de Zola et de ses disciples, qui ne sauraient s'embarquer dans l'aventure romanesque sans documentation préalable et fiches signalétiques des personnages.

Mais avant de se livrer "aux torturantes préoccupations" de l'œuvre en gestation, Mirbeau doit régler impérativement sa situation avec Alice Regnault. Honteux de ce collage inavoué, et incapable de le rompre, comme il l'avoue humblement au fidèle confident Paul Hervieu, il finit par épouser l'ancienne horizontale. Mais en catimini, et, pour plus de sécurité, à l'étranger, au bureau d'état-civil du quartier londonien de Westminster... Les meilleurs amis, Rodin, Hervieu, Bourget, peut-être aussi Monet, ne sont même pas prévenus, et ce n'est qu'au détour d'une lettre, trois semaines après la fatale erreur, que Mirbeau finit, à contre-cœur, par en informer le sage Hervieu, dont il a ignoré les prudentes mises en garde... Après quoi, pour fuir les inévitables ragots boulevardiers sur son prétendu proxénétisme conjugal, il lui faut une nouvelle fois chercher un hâvre de paix, où il puisse poursuivre son travail en toute sérénité. Après deux semaines d'errance à travers Belle-Ile — visitée huit mois plus tôt en compagnie de Claude Monet —, il finit par jeter son dévolu sur la maison de Kérisper, aux portes d'Auray, dans ce même Morbihan sauvage où il a, un quart de siècle auparavant, vécu quatre années d'"enfer"<sup>10</sup>.

La rédaction de *L'Abbé Jules* avance difficilement. D'abord, parce que Mirbeau traverse de nouveau des périodes de doute : atteint, comme Monet, de "la maladie du toujours mieux"<sup>11</sup>, il a tôt fait de se persuader que ce qu'il écrit ne vaut rien et de déchirer ses brouillons, qui n'en peuvent mais, comme le peintre défonce ses toiles. Ensuite, parce que, grâce à l'entremise du diplomate Hervieu, il obtient de faire sa rentrée au *Figaro*, où on lui propose, moyennant 300 francs par article, de donner deux chroniques par semaine, à condition d'en soumettre au préalable les sujets à l'*imprimatur* du prévoyant Magnard<sup>12</sup> ; cela l'oblige à chroniquer contre son gré, au détriment de son roman, d'autant qu'il lui faut soigner sa copie pour ne pas gêner le juteux filon qu'Hervieu vient de lui obtenir par son entregent. Enfin et surtout, parce que sa vie privée est bouleversée : par une péritonite d'Alice, qui l'angoisse durablement ; par ses propres crises de malaria, qui vont l'obliger à fuir vers la Méditerranée ; et par le troisième acte de l'in vraisemblable affaire Gyp, qui met aux trousses du couple une meute de gendarmes et de magistrats, à la suite de lettres anonymes l'accusant, contre tout bon sens, d'avoir participé au trafic des décorations, dont le scandale vient opportunément d'éclater, en octobre 1887, lors même que l'écrivain n'a cessé de démystifier ces déshonorantes breloques.

*L'Abbé Jules* finit cependant par paraître : en feuilleton, dans les colonnes du *Gil Blas*, pendant l'hiver 1888 ; puis en volume, le 13 mars. Naturellement, la peinture de ce mauvais prêtre assoiffé d'absolu, mais en proie aux démons de la chair, et qui entre en révolte contre un clergé adorateur du veau d'or, ne manque pas de susciter gêne et stupeur chez les uns, cris d'indignation chez les autres. De surcroît, en prenant de nouvelles libertés avec les sacro-saintes "vraisemblance" et "bienséance", qui sont sérieusement mises à mal, et en révélant les abîmes du cœur humain, insoupçonnés des lecteurs de Feuillet, de Theuriet... et de Zola, mais dont il a eu la révélation à la lecture de *Crime et châtiment* et de *L'Idiot*, il s'expose à l'incompréhension de la plupart des critiques misonéistes amateurs de digestions tranquilles. Mais, plus encore que pour *Le Calvaire*, cette indéniable originalité, si elle le fait taxer de frénétisme par les tenants de l'aseptie romanesque, vaut à notre romancier de multiples lettres enthousiastes de lecteurs réputés difficiles, dont certaines sont fort inattendues, d'Alphonse Daudet, d'Edmond de Goncourt, de José-Maria de Heredia, de Théodore de Banville, de Maupassant, d'Hippolyte Taine, et surtout de l'exquis Stéphane Mallarmé, qui le félicite chaleureusement d'avoir "mis debout, seul et en entier, un pareil quelqu'un", et d'avoir "créé là un douloureux camarade"<sup>13</sup>. Belle expression que Mirbeau citera à plusieurs reprises dans ses articles, en rendant chaque fois à son auteur un hommage respectueux. De cette épistole enthousiaste et inhabituellement limpide, va naître, entre deux hommes que tout semblait devoir séparer, une indéfectible amitié. Dès lors Mallarmé va rejoindre Monet et Rodin dans l'Olympe mirbellien, et le romancier, de son propre aveu, va vouer au poète un véritable "culte".

Après un printemps et un été 1888 marqués par les derniers soubresauts de l'affaire Gyp — qui se termine bien tardivement par un non-lieu — et par la rupture avec Zola, coupable de trahison pour cause de Légion d'"honneur" et de candidatures académiques, Mirbeau peut enfin envisager de se lancer dans le troisième de ses romans dits "autobiographiques" : *Sébastien Roch*, où il évoque les années de misère et d'ennui passées au collège de Vannes et son renvoi dans des conditions plus que suspectes. Mais cette fois, ce n'est plus à l'incompréhensif et mercantile Ollendorff qu'il le propose. Mirbeau signe le 22 octobre un contrat avec Georges Charpentier, l'éditeur attiré de Zola, de Goncourt et de Daudet. Il s'engage à fournir son roman pour le mois de mai 1889 — ce qui en dit long sur sa facilité à écrire,

<sup>10</sup> Cf. *supra* la lettre 1 à Alfred Bansard..

<sup>11</sup> *Correspondance avec Monet*, p. 50.

<sup>12</sup> Sur ces tractations, voir les lettres de Paul Hervieu à Mirbeau (collection Pierre Michel).

<sup>13</sup> *Correspondance* de Mallarmé, Gallimard, t. III, p. 184.

nonobstant ses doutes torturants ! Quant à la prépublication en feuilleton, il l'envisage dans *L'Écho de Paris*, dont son nouvel ami Catulle Mendès, avec qui il s'est réconcilié, après l'avoir jadis basement insulté, vient de prendre la direction littéraire et lui ouvre les portes. Après les faibles ventes de *L'Abbé Jules*, faute de relais dans la presse, les quelque 8 000 francs attendus de *Sébastien Roch* — dont 4 000 dès la publication — devraient permettre à Mirbeau, non pas certes "d'envoyer promener Magnard", comme l'envie l'en démange, du moins d'espacer quelque peu ses chroniques alimentaires, qui sont pour lui un véritable bain.

Mais encore faudrait-il pour cela qu'il achevât son roman dans les délais impartis. Malheureusement, s'il n'a plus la "justice" aux trousses, la fièvre, elle, n'a pas lâché prise, pas plus que le "spleen" qu'elle alimente, et, à Menton où il s'est réfugié, lui interdit "tout effort intellectuel" — ce dont il se console en peignant "des arbres sur la mer", à la façon de l'ami Monet. Et puis, il est naturellement requis par les combats à mener pour promouvoir un théâtre nouveau, celui dont Goncourt montre la voie avec sa *Germinie Lacerteux*, fort chahutée, mais avec un dégoût et une lucidité si impitoyable qu'elle ne laisse aucun espoir de renouveau du théâtre avant un bon siècle. De sorte que l'année 1888 s'achève sur une note de pessimisme aigu et d'incertitudes cruelles pour l'avenir.

Pierre MICHEL